

Karl Marx et Carlos Mariátegui. Les deux Charles ou une réinterprétation andine du Marxisme.

Le projet politique de Karl Marx s'est appuyé sur une théorie de l'histoire et de l'évolution des sociétés nommée matérialisme historique.

Auteur de nombreux textes, par exemple le *Capital* édité en 1867, il a exposé l'essentiel de sa pensée politique et de sa vision de l'histoire dans le « Manifeste du Parti Communiste » rédigé en 4 jours durant la Révolution de 1848.

Il montre une histoire en évolution constante rythmée par des crises et des révolutions.

Nous verrons dans une première partie que pour lui le moteur des évolutions historiques et sociales repose sur l'existence d'une série de modes de productions qui se succèdent dans le temps. Ces derniers voient l'affrontement de classes sociales qui débouche sur des crises, puis sur une situation révolutionnaire, et l'apparition d'un nouveau mode de production. Nous nous intéresserons au schéma infrastructure –superstructure qui permet, à travers la problématique de l'État, de rendre compte des contradictions et de la complexité d'un auteur souvent plus nuancé que ce que ne laisse supposer les interprétations postérieures, notamment celles du marxisme-léninisme au XXème siècle. Nous monterons dans une troisième partie que tout en étant un homme de pensée, Marx fut également engagé dans l'action politique. Enfin nous verrons à travers l'œuvre de Carlos Mariátegui la capacité de réinvention locale de l'œuvre de Marx dans le contexte de réalités souvent bien éloignées de l'Europe industrielle du XIXème siècle.

Influencé par la philosophie d'Hegel, Marx propose une lecture dialectique de l'histoire dénommée matérialisme historique. De fait, le terme dialectique rend compte du fait que l'histoire est un processus en perpétuel devenir et transformation. Cette lecture dynamique et évolutive de l'histoire montre l'influence hégélienne. Cependant à la différence d'Hegel, il affirme que ce sont les réalités économiques qui orientent le cours de l'histoire, et non la conscience des hommes. Marx identifie divers modes de production composés de forces productives (hommes, machines, techniques...) et de rapports de production (esclavage, servage, salariat) qui se succèdent dans le temps. Esclavagiste dans l'Antiquité, féodal au Moyen-âge et durant l'époque moderne. Il s'intéresse en fait surtout à son époque et le mode de production qu'il qualifie de capitalisme. L'histoire a un sens et évolue par bonds. Le capitalisme doit laisser la place à la domination du prolétariat, le terme dictature du prolétariat est utilisé pour la première fois par Marx en 1852. La dictature du prolétariat correspond au stade du socialisme qui voit la disparition du concept de classe et le dépérissement de l'État, et aboutit à la société idéale sans classe, le communisme. De fait, le moteur du devenir historique est, à l'intérieur des différents modes de production, l'affrontement des classes sociales à travers le schéma de la lutte des classes.

Une classe dominante qui contrôle les moyens de production, la terre, les usines selon les époques, exploitent une classe dominée. Marx montre que le processus de production n'est pas qu'une réalité économique mais qu'il a aussi une dimension sociale, il détermine et

construit les relations et les rapports sociaux dans un schéma d'exploitation. Cette exploitation et aliénation aboutissant à des contradictions qui provoquent des crises puis une situation révolutionnaire qui provoque la fin du mode de production qui est remplacé par un autre. La lecture de Marx est déterministe, l'ordre de succession des modes de production étant le même pour les différents types de société, seule la chronologie, le moment où l'on passe d'un mode de production à un autre, peut varier. La démarche se veut scientifique et décrit une évolution qui se veut inéluctable.

Il insiste tout particulièrement dans son œuvre sur la lutte entre la bourgeoisie et le prolétariat qui marque son époque. Marx montre que le mode de production féodal a été remplacé par le mode de production capitaliste. La bourgeoisie est devenue la classe dominante et a pris le contrôle des moyens de production. Reprenant l'analyse des classiques comme Smith, Ricardo et Malthus, il se réapproprie dans un autre contexte théorique le concept de valeur-travail. Il fait de la force de travail une marchandise qui dégage une plus-value à l'origine du profit, c'est la logique d'exploitation qui permet l'investissement. Poussé par la soif du profit et la concurrence, la bourgeoisie soustrait au prolétaire une partie toujours plus importante de son travail, mais crée aussi des contradictions qui mènent à la crise puis à la révolution. En effet, l'exploitation de la force de travail aboutit premièrement à une paupérisation croissante de la classe ouvrière qui n'a plus comme issue face à sa situation que la révolte puis la révolution, mais aussi à une surproduction de marchandises et à l'incapacité de les absorber. Cette crise aboutissant à la révolution prolétarienne et au socialisme, puis au communisme. C'est dans ce contexte de lutte des classes que le prolétariat acquiert une conscience de classe, c'est la notion de « classe pour soi », qui permet à la simple révolte de laisser la place à la révolution. La « classe pour soi » remplace la notion de « classe en soi » qui rassemble simplement les personnes qui partagent les mêmes conditions de vie et de travail, mais sans conscience de classe. La révolution de 1848 décrite par Marx dans son livre « Le Manifeste du Parti Communiste » est un échec, provisoire selon lui. Les contradictions n'avaient pas encore atteint un degré de maturité qui eût permis le déclenchement de la révolution prolétarienne. Nous avons vu le primat donné par Marx aux réalités économiques.

De fait les modes de production formés par des forces et des rapports de production constituent ce que Marx appelle l'infrastructure économique. En contrepartie, l'idéologie, définie par Marx comme l'ensemble des idées dominantes véhiculés par une société ou un groupe social, ainsi pour la bourgeoisie les idéaux de liberté et les droits de l'homme, forment la superstructure. Les structures juridiques, les partis politiques, la religion essence même de l'aliénation selon Marx comme le montre la phrase « la religion est l'opium du peuple » et l'organisation de l'État font aussi partie de cette superstructure. Cette dernière est conditionnée par les réalités économiques et n'est qu'un reflet de ces dernières. Ainsi, l'État n'est qu'un instrument contrôlé par la classe dominante, la bourgeoisie par exemple, qui par le biais de la police, des forces armées et de la justice répriment le prolétariat. Cette analyse sans concession et sans nuance correspond au contexte de 1848 qui voit en France une terrible répression contre le monde ouvrier durant le mois de juin. Cette lecture fut celle reprise en

général par les exégètes du XX^{ème} siècle. Cependant, la pensée complexe de Marx propose aussi dans d'autres textes une lecture plus nuancée relative à l'État. Les politologues Bertrand Badie et Pierre Birnbaum dans leur ouvrage « Sociologie de l'État » et plus précisément dans la partie intitulée « les deux théories de l'État dans la pensée de Karl Marx », montrent que Marx à partir de divers exemples comme la Prusse, la France et les États-Unis met en évidence le fait que les États se sont construits, à partir d'instruments bureaucratiques, policiers et militaires, comme une réalité autonome, une institution, un organisme qui avait sa réalité propre et qui comme l'indiquent les deux auteurs avaient « une fin en soi ». L'État n'était pas une simple expression de rapports de productions contrôlés par une classe sociale dominante. L'État n'est pas soumis à la société civile, bourgeoise ou autre. Il est une réalité distante de la société. Reprenant les arguments d'Hegel, Marx montre que l'État et la société civile possèdent des identités antinomiques et opposées : « l'identité de deux armées ennemies ».

On voit une lecture proche de celle de Max Weber et de Norbert Élias, qui plusieurs décennies plus tard, décrivent le processus de construction de l'Etat comme la constitution d'une sphère d'activité autonome, impersonnelle et indépendante de toute réalité sociale.

Outre la richesse de la pensée de cet auteur- Marx fut un philosophe, un historien, un sociologue et un économiste- il faut aussi insister sur la figure de l'homme d'action. Il fonde en 1864 la lère internationale ouvrière qui doit promouvoir la lutte de la classe ouvrière jusqu'à la Révolution, au-delà des divisions nationales comme l'indique le fameux slogan »Prolétaires de tous les pays unissez-vous ». Cependant très vite les divisions entre anarchistes et marxistes minent l'Internationale et aboutissent à sa dissolution en 1876. Marx critique également la division entre socialistes réformiste et révolutionnaires. Les premiers, choisissant la voie légale et parlementaire pour réaliser des réformes, trahissent selon lui l'idéal de la nécessité de la Révolution. Il vit très mal par exemple la formation, lors du Congrès de Gotha en 1875, du Parti Ouvrier Socialiste d'Allemagne, issu de la fusion entre les révolutionnaires de Liebknecht et les réformistes de Lasalle, les premiers faisant d'amples concessions aux seconds. Il critique très durement cette union et cette évolution réformiste dans son texte de 1875 « La critique du programme de Gotha et d'Erfurt ».

De fait, la pensée et le projet politique de Marx ont pu connaître des applications et des interprétations parfois bien éloignées de l'orthodoxie de leur créateur. L'Amérique Latine, et plus particulièrement, l'Amérique Andine, a proposé des réinterprétations peu orthodoxes de la pensée de Marx. Le sociologue Carlos Mariátegui, fondateur du Parti Communiste péruvien, expose dans son ouvrage publié en 1928 « Sept Essais sur l'interprétation de la réalité péruvienne » la singularité du Pérou et de la région andine en général marquée par la permanence d'un régime féodal hérité de l'époque coloniale. Ce mode de production féodal s'appuie sur les grandes propriétés foncières, les haciendas, qui exploitent les populations paysannes indiennes. Le capitalisme représenté par quelques activités minières et commerciales n'ayant qu'une importance anecdotique. Mariátegui insiste également sur la

permanence des communautés paysannes indiennes « les ayllus » qui entretiennent des relations conflictuelles avec les grandes propriétés foncières pour le contrôle de la terre et la force de travail. Pour Mariátegui, la propriété et l'exploitation collective des terres dans le cadre des ayllus, qu'il présente comme des survivances de l'Empire Inca, sont un modèle parfait de communisme agraire. La révolution prolétarienne devrait alors s'appuyer sur les ayllus, permettant le passage direct de la féodalité au communisme, sans passer par le capitalisme et le socialisme. Nous sommes de nouveau bien loin de la pensée de Marx. Le Marxisme-léninisme et le Maoïsme furent d'ailleurs aussi des lectures et des applications bien hétérodoxes de la pensée de Marx.

Le projet politique de Marx relève d'une pensée dialectique qui insiste sur les réalités économiques à travers une série de concepts comme modes, forces et rapports de production. Cependant loin des simplifications produites par le terrible contexte de la Révolution de 1848 et de son échec, et de la pensée des acteurs et commentateurs du XX^{ème} siècle, dans le cadre du marxisme-léninisme, on devine aussi une pensée complexe, nuancée, sans doute contradictoire. La thématique de l'État en est une excellente illustration. Homme de pensée, il ne négligea pas non plus l'action politique à travers la fondation de la I^{ère} Internationale en 1864. La pensée de Marx sera constamment réinventée et réinterprétée, comme nous le montre l'exemple de l'Amérique andine et de l'œuvre de Mariátegui, selon des réalités locales bien éloignées de l'Europe industrielle du XIX^{ème} siècle.

Bibliographie :

Bertrand Badie et Pierre Birnbaum, Sociologie de l'État, Pluriel, 1983.

Jean-Jacques Chevalier, Les grandes œuvres politiques, Armand Colin, 1970.

Carlos Mariátegui, Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana, Lima, Amauta, 1975

Jean Touchard, Histoire des idées politiques, Tome 2, PUF, 1991.

Les Grands dossiers des Sciences Humaines, les penseurs de la société, numéro 30, mars 2013

Sciences Humaines, Hors-série, Les grands penseurs des sciences humaines, numéro 20, juin 2015.